

Entre frustration et égorgement

Comment raviver mes forces après ce début de semaine? En commençant par une matinée révolutionnaire avec la guérilla menée par Ernesto Guevara en Bolivie, bien sûr! Richard Dindo nous offre un documentaire passionnant (*Ernesto « Che » Guevara: le journal de Bolivie*), qui mêle des images et films d'archives, des extraits du journal de bord du guérillero argentin et des prises de vue des lieux parcourus par la guérilla. Cependant, petite impasse... Il fallait être hispanophone pour saisir les témoignages filmés de paysans, de compagnons, de soldats faisant partie de la dernière bataille du Che. Eh oui, les sous-titres en français étaient absents ce lundi matin... Plusieurs personnes ont tenté d'y remédier en quittant la salle, puis en revenant, mais rien à faire. Pas assez d'obstination, peut-être? Nous, nous sommes restés plongés, sans sous-titres, dans la lutte acharnée du Che voulant construire une société plus juste pour tous.

Les images de Richard Dindo retracent avec précision le cheminement des guérilleros. Une voix-off lit les pages du journal du Che. Ainsi nous vivons la guérilla comme si nous y étions, sans avoir pour autant les idées, la volonté ou la discipline exigée d'un guérillero. Lorsque la voix-off relate un événement marquant, l'image devient saccadée; le tout s'imbrique et donne au spectateur un effet de réel étonnant. Le réalisateur filme les personnes ayant eu des liens, d'une manière ou d'une autre, avec cette guérilla. Naïvement, nous pensons que Richard Dindo a trouvé des personnes ressemblant incroyablement à celles d'il y a trente ans. Mais implicitement, le réalisateur nous montre que, trente ans plus tard, les conditions de vie de ces personnes n'ont toujours pas changé.

Ce documentaire, qui mène à un retour au passé, est un travail de mémoire réussi. À la fin, un film d'archives nous dévoile le corps du Che mort, les yeux grands ouverts, le corps abîmé par les impacts de balle... La lamentation sur le Christ mort de Mantegna résonne à travers ces dernières images d'une légende.

La suite de mon voyage cinématographique m'emmène à Thule, puis à Tuvalu, aux deux antipodes de la Terre. Avant la projection, Matthias Von Gunten nous explique pourquoi il a choisi de faire carrière dans le cinéma : au cinéma, dit-il, le spectateur peut s'étendre, se détendre, se coucher sur des sièges confortables. Quelle empathie pour le spectateur...

Son film, *Thuletuvalu*, montre la situation précaire des habitants de ces deux endroits. Les lieux sont à l'opposé, pourtant ces deux peuples doivent affronter les mêmes situations dues au réchauffement climatique : abandon de leur terre, de leur culture, de leurs traditions. Malgré l'évolution de notre espèce, de nos recherches et de nos avancées techniques, nous restons dépendants de la terre sur laquelle nous vivons. La perte de contrôle est angoissante pour l'homme moderne. Et la salle reste muette face à des images de ce qu'elle ne pourra jamais dominer.

Dans la scène du cochon égorgé, la personne devant moi a préféré me regarder que regarder la préparation d'un repas tuvaluan. Peu nombreux étaient ceux qui avaient les yeux rivés sur l'écran. Durant tout le film, le contraste entre les Européens et les deux cultures du film est soutenu. Là où je suis attendrie par un chien de neige, le Groenlandais ne voit qu'un animal capable de l'aider à chasser pour nourrir sa famille. Sans parler de mon dégoût lorsque j'ai vu un enfant tuvaluan manger un poisson cru que son père venait de pêcher sous nos yeux...

Le réalisateur filme également une famille tuvaluane immigrée en Nouvelle-Zélande. A mon sens, la solution pour la majeure partie des habitants de Tuvalu sera de quitter leur pays. D'autres difficultés surviendront : comment s'adapter ou s'intégrer à une autre culture ou comment ne pas perdre ses coutumes ?

Après cette bataille linguistique et culturelle, j'attends avec impatience les autres questionnements que les prochains documentaires du festival vont me pousser à aborder.

Leah Nehmert (Collège Claparède)